

AVANT-PROPOS

Dénoncer la mystification, c'est dénoncer le mensonge. Entreprise philosophique si vaste qu'elle prendrait toute une vie. De surcroît, il n'est pas deux visions identiques de la réalité ; il s'ensuit que toute personne qui décrit la sienne ment involontairement à l'autre. L'adage est d'ailleurs ancien : « Chacun voit midi à sa porte. »

Dire le faux se présente cependant sous des formes diverses, souvent enchevêtrées. Le mensonge sincère, par exemple celui du témoin d'un fait divers qui s'est trompé sur l'apparence d'un délinquant, se différencie du mensonge intentionnel, tel que celui du faux témoin : celui-là est un manipulateur.

Dans la Grèce antique, personne n'avait jamais vu Athéna, mais clamer qu'elle n'existait pas était un crime passible de mort. Sa réalité appartenait à cette forme de fiction ou de mensonge sincère qui s'appelle mythe et qui permet de rallier un grand nombre de citoyens à la défense d'une noble cause. Se prétendre délégué par les dieux pour prendre une décision politique importante était en revanche un mensonge manipulateur, c'est-à-dire une mystification, elle aussi passible de la peine de mort.

Distinguer entre les deux est ardu. Peut-être le mystificateur est-il sincère ? Peut-être a-t-il eu un songe et se croit-il vraiment délégué par les dieux ? Dans la vie des nations, ces questions revêtent bien plus d'importance que dans un amphithéâtre. Car la parole est instrument du pouvoir et celle qui s'exprime publiquement est signe de l'autorité. Seul celui qui détient les deux dispose du privilège de s'adresser au plus grand nombre.

Qu'on m'autorise ici un souvenir personnel ; il me paraît opportun. En 2006, la télévision suisse romande décida d'organiser un débat public sur le Diable et réunit à cette fin un prêtre catholique, un pasteur protestant, un imam musulman et un laïc, en l'occurrence moi-même, parce que j'avais publié une *Histoire générale du Diable*¹. Le débat aborda la place de ce personnage dans les théologies. Il fut convenu par les invités qu'il incarnait l'essence du Mal et l'ennemi de Dieu, mais quand mon tour vint de répondre, je différai d'eux. Je rappelai que, selon l'Ancien Testament, il était le serviteur de Dieu. L'étonnement, teinté de scandale, se manifesta sur le plateau. Je citai alors ces lignes du *Livre de Job* : « Le jour vint où les membres de la Cour des cieux s'assemblèrent en présence du Seigneur, et Satan était là parmi eux. Le Seigneur lui demanda où il avait été. "Je parcourais la Terre d'un bout à l'autre", répondit-il. Le Seigneur lui demanda alors : "As-tu remarqué mon serviteur Job ? Tu ne trouveras aucun autre comme lui sur la Terre." » (Job, I, 6-8). Satan était donc membre de la Cour des cieux. La consternation succéda au scandale et le rabbin déclara que je venais de démontrer la raison pour laquelle il ne fallait pas mettre les Livres saints dans les mains des profanes.

La raison implicite en était que seule l'autorité peut interpréter ces livres. Cependant, l'autorité est humaine. Elle a parfois défailli au cours des siècles, comme on sait.

*

Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, une révolution silencieuse se fait de plus en plus tonitruante. Elle est internationale. Son cri de ralliement : « On nous a menti ! » Sur quoi ? Sur le passé. Qui sont les manifestants ? De jeunes historiens. Aux États-Unis, en France, en Angleterre, en Italie et ailleurs, ces érudits dont le métier est de raconter le passé poursuivent une insurrection qui en déconcerte plus d'un. Ils multiplient les livres, les études et les numéros spéciaux de revues sur les

1. Robert Laffont, 1993.

falsifications qui constitueraient la trame de la mémoire collective et transmissible.

Aussi, dès le XIX^e siècle, l'historien Fustel de Coulanges les avait-il prévenus : « Enseigner l'histoire est une guerre civile. »

Les mensonges après lesquels en ont ces rebelles n'étonneront que les naïfs : depuis les peintures des grottes préhistoriques, il est évident que l'esprit humain est en quête perpétuelle de mythes. Seul le mythe fait palpiter son cœur et lui infuse le goût de l'action. L'image de l'aurochs percé de flèches symbolisait le triomphe de l'humain sur la bête, et la dépouille de l'animal assurait la nourriture essentielle à la vie, tout comme les os qu'on pouvait aiguïser en poignards, la peau dont on s'habillait. Et les guerriers prirent l'habitude de planter des cornes sur leur casque : ils avaient vaincu l'aurochs, ils étaient des héros, ils s'en étaient approprié les armes. À l'époque historique, des légions partirent se battre sous l'égide d'un dieu de la Guerre, Mars, Arès, Bellone, Ogmios ou autre. Personne ne l'avait jamais vu, mais il existait puisqu'il le devait. On lui inventa même une biographie et l'on s'esclaffait au récit de la mésaventure de Mars, par exemple, quand Vulcain l'avait pris avec son filet alors qu'il s'ébattait avec Vénus.

Car le mythe est plus fort que la vérité.

Mais il est mensonge.

Au fur et à mesure que l'imprimerie fixa et répandit le savoir, on s'avisa que nombre de gens avaient fabriqué des mythes et que, en plus d'être des instruments de pouvoir, ils pouvaient être toxiques. La naissance de la propagande les rendit encore plus dangereux. Quelques fabricants de mythes galvanisèrent, par exemple, une nation aussi cultivée que l'Allemagne avec le mythe de la « race aryenne ».

Repus des fadaïses dont leurs aînés les avaient gavés, les jeunes historiens partirent en guerre, pareils à des exterminateurs. Ils n'ont pas fini leur tâche : les mythes pullulent, en effet. Ils se nichent dans les recoins des mémoires.

Mais comment les reconnaître ?

*

Tout savoir est par définition incomplet et sujet à révisions, donc à erreurs. Tout médecin peut vérifier que l'art de guérir au XXI^e siècle n'a que de lointains rapports avec celui du début du XX^e. L'histoire ne fait pas exception à la règle. Qu'est-elle ? Un récit ou la combinaison de plusieurs récits du passé, d'après des documents et témoignages de l'époque. Mais qu'il s'agisse de l'histoire antique, de celle des siècles passés ou bien des dernières décennies, elle est constamment modifiée par des découvertes archéologiques ou par l'apparition de documents et de témoignages.

Il s'ensuit que tout savoir est par définition inachevé.

Ainsi, jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle, lettrés et public pensaient que l'*Iliade* d'Homère était le récit poétique d'événements qui s'étaient peut-être déroulés au temps d'Homère, mais qui n'avaient pas grand rapport avec une quelconque réalité historique. On douta même de l'existence du poète. En 1868, un riche Américain d'origine allemande, Heinrich Schliemann, passionné d'Homère, entreprit des fouilles à l'entrée des Dardanelles, sur le site présumé de Troie, puis en Argolide, à Mycènes et Tirynthe. La découverte de ruines anciennes ravagées par le feu et de trésors considérables le convainquit d'avoir retrouvé Troie. La mise au jour de seize tombeaux à Mycènes le persuada cette fois qu'il avait identifié les vestiges de l'antique royaume d'Agamemnon. On a depuis considérablement nuancé les affirmations de Schliemann, mais enfin, il avait donné quelque substance historique au poème d'Homère.

Le mythe avait été confirmé par l'histoire.

Mais l'histoire peut aussi défaire le mythe. Ainsi, les instituteurs ont enseigné pendant des décennies, dans les écoles républicaines, qu'un certain Charles Martel, à la tête des armées franques, avait arrêté les Sarrasins (certains disaient déjà « les Arabes ») à Poitiers en 732. Les armées franques étaient alors identifiées aux armées françaises et, dans l'esprit des écoliers, même devenus adultes, les croisades n'étaient pas loin (trois siècles les séparaient de l'épisode de Poitiers). La référence gagna les milieux politiques et la bataille de Poitiers devint une préfiguration de la naissance de la France, puis de sa résistance au « péril arabe », magnifiée dans les croisades. Pénétré de la

notion d'« identité nationale », l'enseignement de la III^e République exalta les gestes de Charles Martel, de Roland à Roncevaux et de Jeanne d'Arc comme autant d'exemples de l'indomptable esprit de la France. En réalité, c'étaient trois mythes issus de faits dénués de toute la portée grandiose et symbolique qu'on leur prêtait pour des raisons politiques. L'interprétation en est fautive et même tendancieuse. Mais elle est aussi tenace.

*

Au début du XX^e siècle, alors que l'histoire était devenue, en France comme dans plusieurs autres pays européens, une véritable discipline sous l'impulsion d'Ernest Lavisse, les historiens s'avisèrent de trois faits : d'abord, cette discipline tenait une place fondamentale dans la culture, car elle ouvrait l'esprit à la compréhension du monde ; elle devait donc, à ce titre, être associée à la géographie ; ensuite, elle exerçait une influence politique et, de ce fait, elle était elle-même influencée en retour par la politique ; or, celle-ci étant tributaire de l'éthique, du moins en principe, il s'ensuivait que l'historien devait la respecter aussi. Il eût été immoral, par exemple, de représenter un tyran ennemi comme un monarque éclairé, comme il était immoral de décrire comme un pleutre ou un incapable un roi dont la dynastie régnait toujours. Ce fut ainsi que Néron, ennemi supposé du christianisme, fut représenté comme un monstre.

Enfin, sans prétendre à être une science exacte, au même titre que les mathématiques ou la chimie, l'histoire devait néanmoins se fonder sur les documents et s'aider de disciplines telles que l'économie, la sociologie, l'ethnologie, l'évolution des sciences et des techniques, et – en Allemagne en particulier – la philosophie.

Tout à la fois, l'histoire s'enrichit donc et devint plus rigoureuse dans ses interprétations. Progressivement, elle s'affranchissait des mythes et de la manipulation politique.

Une telle évolution ne pouvait se faire sans bouleverser des habitudes de pensée et des traditions souvent entretenues depuis des siècles, non seulement chez les instituteurs, mais aussi dans

les milieux académiques. Elle entraînait en effet la remise en question de bien des idées ancrées dans les cultures nationales. Dès le XIX^e siècle, Fustel de Coulanges, auteur de *La Cité antique*, dénonçait le mythe de la liberté dans l'Antiquité. Scandale : le citoyen romain, ce modèle – imaginaire – de l'homme accompli, n'était donc pas libre ? Non, la liberté est une idée récente en histoire.

Au début du XX^e siècle, le philosophe italien Benedetto Croce, désabusé, déclarait que « toute histoire est roman et tout roman, histoire ».

Les protestations indignées fusèrent contre ces révisions, qualifiées tour à tour de positivistes, de négativistes (ce qui n'avait rien à voir avec le négationnisme), d'antipatriotiques ou de cyniques, mais qui étaient en tout cas rejetées par certains courants idéologiques. En France, par exemple, les mythes de « nos ancêtres les Gaulois » et de « Jeanne d'Arc qui bouta les Anglais hors de France » demeurent particulièrement tenaces. Même dans l'histoire récente, on a vu des fabrications à l'encontre de toutes les évidences.

Puis un accident fâcheux et même détestable advint : après la Seconde Guerre mondiale, quelques historiens, eux-mêmes intoxiqués par des mythologies, prétendirent que le nombre de juifs assassinés « scientifiquement » par les nazis avait été démesurément gonflé, que les chambres à gaz étaient une invention concoctée par des juifs et que le Zyklon B n'avait servi qu'à désinfecter les prisonniers...

On se méfia alors des négationnistes, comme on les appela. La surabondance des preuves contraires finit par discréditer leurs thèses, et diverses lois, avec sanctions assorties, réprimèrent leurs discours. La mesure était drastique, mais un peu moins de véhémence de leur part leur eût sans doute épargné ce sort.

Les révisionnistes reprirent alors leur inventaire des mensonges, mystifications, omissions et fabrications du passé...

*

Ici se pose une question troublante : les historiens responsables de ces erreurs étaient-ils des ignorants ? Non : les

documents qu'ils avaient patiemment mis au jour de génération en génération le démontrent amplement. Il suffit de les consulter pour s'assurer des erreurs.

Étaient-ils alors de mauvaise foi, sinon des menteurs eux-mêmes ? Pour outrancière qu'elle soit, l'accusation est un peu plus fondée, mais elle doit être si fortement nuancée qu'elle perd une grande part de son poids. Ces hommes (on compte peu de femmes dans leurs rangs) ont souvent modifié l'interprétation des faits pour démontrer ce qu'ils considéraient comme une vérité ; c'est-à-dire qu'ils ont sacrifié la réalité à l'idée.

Parfois aussi, l'historien est à son insu prisonnier du prisme de sa culture et suit des schémas de pensée autocentrés. Le cas de Galilée est à cet égard exemplaire : jusqu'à lui et à Copernic – qui ne publia pas ses conclusions –, les autorités intellectuelles et spirituelles de l'Occident tenaient que la Terre était le centre de l'univers. Aucune démonstration ne les aurait convaincus du contraire ; c'est un phénomène connu en psychologie sous le nom de dissonance cognitive. L'esprit se refuse à admettre des évidences contraires à ses convictions.

Au XXI^e siècle, l'historien Jack Goody¹ a démontré que des historiens éminents avaient commis la même erreur ; ils avaient interprété l'histoire selon un angle européen. Ils décrivaient, par exemple, la découverte du sucre et des épices comme un phénomène européen et ne se souciaient pas de savoir comment d'autres civilisations les avaient découverts, avant l'Europe. Le cas le plus pittoresque est celui du père missionnaire Labat (1663-1738), qui avait déclaré que les Arabes ne connaissaient pas l'usage de la table, et Fernand Braudel cite un observateur selon qui les chrétiens ne s'assoient pas par terre pour manger, comme les musulmans. Formidable erreur : l'Orient connaissait la table depuis les pharaons. Et quant à s'asseoir par terre pour manger, il suffit d'avoir un peu voyagé pour savoir que les animistes, les bouddhistes et bien d'autres le font.

1. *The Theft of History*, Cambridge University Press, 2007 ; trad. fr. *Le Vol de l'histoire*, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2010.

Inconsciemment, les historiens suivaient un schéma de pensée destiné à prouver la supériorité de l'Occident chrétien sur le reste du monde.

Cette déformation s'explique. L'histoire est un chaos de données et nulle intelligence ne peut se résoudre à ce qu'elle, sa famille, ses proches et ce qu'elle considère comme son peuple ne soient que des fétus entraînés dans des tourbillons aveugles, dont nul ne sait où ils vont. C'est le problème fondamental de la philosophie : nul n'accepte l'absurde. Un tel consentement serait immoral, parce que celui qui se résout à l'injustice devient lui-même injuste.

Les études d'éthologie du XX^e siècle l'ont démontré : même l'animal refuse l'injustice.

Pour l'historien, il s'ensuit que sa mission est de donner un sens à la masse de faits qu'il est chargé de traiter pour en offrir un récit selon lui cohérent. On ne peut pas douter de la sincérité de tous ceux qui, dans le système d'enseignement de la III^e République, étaient convaincus que la république était un progrès social par rapport à la royauté, de même que l'automobile était un progrès par rapport à la traction animale. Cette idée prouvait à leurs yeux qu'il y avait bien un sens dans l'histoire. De ce fait, l'historien se devait de distinguer ceux des faits qui le démontraient, quitte à négliger, occulter ou oublier les autres. Ce fut ainsi que les faits qui risquaient de nuire à l'aura de la Révolution de 1789, tels que les massacres de Vendée, étaient mis sous le boisseau. La tendance perdura jusqu'au XX^e siècle : il est alors difficile de trouver, dans l'abondante littérature consacrée à Robespierre, une mention de sa tentative de suicide, peu avant son arrestation ; certains ouvrages étrangers allèguent même que Robespierre aurait été blessé par un soldat nommé « Melda » ; à une consonne près, d'autres disent franchement « Merda »... on devine l'intention.

Dans son cas, l'amnésie aggrava la fabrication : il y avait bien cent personnes autour de Robespierre à ce moment-là, mais personne ne se souvint de rien.

Ainsi, l'idée s'affirme et se transforme en mythe.

L'historien est un mythificateur qui vise à montrer que son monde est supérieur aux autres ; le mystificateur, lui, cherche

à montrer qu'il est lui-même supérieur aux autres. La différence entre les deux est ténue.

Jadis vécut peut-être un homme d'une force inouïe. Celle-ci était si prodigieuse qu'elle ne pouvait s'expliquer que par une origine surnaturelle : cet homme devait avoir été enfanté par un dieu amoureux d'une mortelle. Demi-dieu, donc toujours asservi à la condition humaine, il était donc voué à la mort. Mais même la mort d'un demi-dieu est difficile à admettre : il fallait qu'il se la donnât lui-même. Et pourquoi ? Seul le désespoir peut pousser un demi-dieu au suicide, et le plus noble est l'amour.

Ce fut ainsi qu'Hercule, le plus fort des hommes, monta sur le bûcher parce qu'il avait été trahi par Déjanire.

Et ce fut l'un des premiers mythes. Et l'un des premiers faux.

*

Comme tous les remèdes, la dénonciation des faux comporte ses effets secondaires ; le principal est la manie du complot.

Elle peut se retourner contre le dénonciateur lui-même : de quel droit conteste-t-il des faits reconnus de tout le monde ? Quels sont ses titres ? Ne serait-ce pas un fauteur de troubles ? Car c'est un point divertissant de l'histoire : on n'a pas besoin de titres pour croire, mais on en a besoin pour ne pas croire. Passe que lord Kelvin, éminent savant, ait déclaré solennellement devant ses collègues de la Royal Society, après la découverte de la radioactivité : « On ne tardera pas à découvrir que les rayons X sont une supercherie. » Il avait, lui, homme de science qualifié, le droit de se tromper, mais on n'avait pas le droit de le lui dire si l'on n'était pas son égal : c'est l'un des traits du mandarinat universel.

La manie du complot, elle, est très ancienne ; elle dérive, en effet, d'un excès de logique ; tout effet ayant une cause, il s'ensuit qu'il n'est rien d'inexplicable. En attestent les innombrables et tragiques procès en sorcellerie qui émaillèrent l'histoire de l'Occident jusqu'au XVII^e siècle : si les moutons d'un paysan mouraient ou si son fils avait le croup, on soupçonnait d'emblée le voisin de lui avoir jeté un sort. Et l'affaire se

terminait généralement par la mort d'un malheureux ou d'une malheureuse auxquels on avait extorqué des aveux par la torture et qu'on brûlait sur un bûcher après lui avoir arraché la langue.

Cette folie perdura jusqu'au siècle des Lumières : le premier procès que plaida le jeune avocat Robespierre à Arras fut celui de bourgeois qui avaient installé un paratonnerre sur leur maison. Leurs voisins avaient déposé plainte, arguant que ces mécréants voulaient détourner le courroux divin sur des innocents. Bien que Benjamin Franklin eût démontré la nature électrique de la foudre, peu de gens prêtaient crédit à ces bavardages scientifiques et tenaient pour acquis que la foudre était l'expression de la colère de Dieu. La vieille mystification entretenue par l'esprit religieux résistait vaillamment.

Au XX^e siècle, le président Roosevelt et le Premier ministre Churchill furent désignés comme suspects dans deux théories du complot : le premier aurait laissé bombarder la flotte américaine à Pearl Harbour pour disposer enfin d'un prétexte à l'entrée en guerre ; quant au second, il aurait laissé bombarder Coventry pour démontrer la barbarie nazie. Les deux théories circulent encore. Leur fausseté sera démontrée dans les pages qui suivent.

Plus près de nous, on a vu des fractions de l'opinion douter du récit général – on ne dira pas « officiel », car il n'y en eut pas – de l'attentat du 11 septembre 2001. Les films qui avaient défilé sur les écrans de télé et qui montraient bien les avions détournés heurter de plein fouet les tours du World Trade Center ne les avaient pas convaincus. Certaines singularités, il est vrai, entretenaient des doutes.

Mais la nouvelle théorie dépassa de loin les questions posées par ces singularités – et d'ailleurs demeurées sans réponse.

La séduction du faux est souvent irrésistible. Pour l'illustrer, nous avons inclus dans cette anthologie divers exemples qui touchent à la finance, aux beaux-arts, à la science ; ils contribuent à cerner la tendance des manipulateurs à falsifier les faits.

*

Le choix des termes qui qualifient les faux en histoire est large : il va du mythe, qui s'est forgé sans intention délibérée de tromper, à la mystification, qui est une tromperie volontaire, en passant par l'omission, forme particulièrement perfide du mensonge, et l'imposture, généralement dictée par des raisons idéologiques et plus spécifiquement politiques. Suivent la rumeur, le bobard, l'intox, le canard, l'idée reçue, dont les sens se chevauchent plus ou moins. La sanction en reste la même : ce sont des délits.

Les bonnes intentions risquent alors d'être perverties et l'historien peut être mené à mentir sincèrement, si l'on peut ainsi dire ; l'exemple le plus flagrant en est celui de l'Encyclopédie soviétique, qui variait d'une édition à l'autre afin de satisfaire aux diktats du Kremlin. L'historien cesse à la fin de l'être pour se changer en propagandiste.

Divers efforts ont été faits ces dernières années pour corriger ces dérives. Plusieurs d'entre eux méritent des éloges, mais beaucoup m'ont semblé excessivement respectueux à l'égard de certains mythes : ils ne les ont tout simplement pas mentionnés.

Le lecteur aura deviné la raison de ces pages. Peut-être demandera-t-il s'il est possible à un seul historien, non universitaire, de couvrir d'aussi larges domaines que ceux qui y sont évoqués. La réponse est qu'en un demi-siècle de recherches on peut apprendre et découvrir bien des choses demeurées dans l'ombre, même celles qu'on ne cherchait pas. Plusieurs des domaines dont il est ici question, dont ceux de l'histoire antique, des sources du christianisme et de la Seconde Guerre mondiale, m'étaient déjà familiers.

L'histoire de l'Égypte, par exemple, me porta à m'interroger sur certains de ses personnages les plus célèbres, tel Ramsès II qui fut, alors que j'étais enfant, puis adolescent, l'objet d'une vénération quasi religieuse dans son pays (l'une de ses colossales statues s'élevait sur la place de la Gare, au Caire, avant qu'on la déplaçât au musée, pour lui épargner la pollution). Je finis par interroger des égyptologues de mon entourage et leurs analyses me conduisirent vers la conclusion exposée dans ces pages : ce monarque fut l'un des premiers inventeurs de la propagande.

Parallèlement, la quasi-sanctification dont Socrate faisait l'objet de la part de mes professeurs de grec et de latin finit aussi par susciter mes soupçons, après avoir excité ma curiosité. Ces soupçons me lancèrent dans une enquête de plusieurs décennies sur ce que put être l'enseignement d'un maître qui ne voulait pas être un professeur et d'un penseur qui n'a pas laissé un seul mot écrit.

L'adolescence passe au tamis le grain que ses aînés lui donnent à moudre.

De mes recherches sur les sources du christianisme, qui ont fait l'objet d'autres ouvrages, on ne trouvera ici que deux ou trois points saillants, qui me semblent faire l'objet de non-dits décidément pesants.

Enfin, la Seconde Guerre mondiale est un domaine qui reste inépuisable, comme en témoignent les flots d'ouvrages qui s'efforcent de la raconter et de l'expliquer depuis plus de six décennies. Je n'ai cessé, depuis le choc que me causèrent les photos des premières victimes des camps de la mort, d'interroger ceux qui en vécurent tel ou tel chapitre, de consulter les archives accessibles et de lire tout ce que je pouvais lire à ce sujet.

Ainsi tombai-je parfois sur des personnages dont certains suscitaient mon admiration depuis l'enfance, tel Orde Wingate, mystificateur de génie, ou des mystificateurs pathologiques, tel Trebitsch Lincoln, juif pronazi. Ainsi découvris-je aussi des légendes douteuses et des mystifications pudiquement voilées.

En somme, ces pages sont en quelque sorte une manière d'autobiographie, en même temps qu'un tour commenté de ma bibliothèque.

PREMIÈRE PARTIE

**LES MYSTIFICATIONS
DU MONDE ANCIEN**

XIII^e siècle av. J.-C.

Ramsès II : grand pharaon et premier grand mythomane

De tous les pharaons connus du grand public occidental, Ramsès II est avec Tout-Ankh-Amon l'un des plus célèbres. Ce dernier, éphémère roitelet, doit sa notoriété à l'émotion que suscita la découverte de sa tombe par Howard Carter en 1929 et aux trésors qu'elle révéla ; le premier doit la sienne à la profusion de monuments colossaux qu'il érigea sur le territoire égyptien et à ses statues gigantesques, dont celles que l'Unesco déclara partie du patrimoine mondial de l'humanité et qui furent surélevées dans les années 1960, lors de la construction du Grand Barrage sur le Nil. Ce legs formidable fait à ce jour l'admiration des touristes, aussi bien que des égyptologues.

Ramsès II fut aussi l'organisateur de la plus grande mystification du monde antique.

En 1274 avant notre ère, âgé de vingt-six ans, couronné depuis cinq ans, il lança quatre divisions dans une campagne destinée à reconquérir la place forte de Qadesh, sur l'Oronte, en Syrie, que les Hittites, peuplade du nord-est de la Méditerranée en conflit latent avec l'Empire égyptien, avaient enlevée quelques années plus tôt. Il parvint un mois plus tard à destination.

Dupé par les fausses informations d'émissaires hittites, il crut ses ennemis plus éloignés qu'ils ne l'étaient. Il commit alors une erreur tactique : à la tête de la division d'Amon, il partit de l'avant et installa son camp au pied de la citadelle dont il comptait faire le siège ; il s'isola donc du gros de son armée. Les Hittites, alors tout proches, déboulèrent dans son camp en pleine nuit et Ramsès II ne dut son salut qu'à la fuite. Il se retrouva seul dans une mêlée nocturne. Sa garde personnelle, les Néarins,

lui permit cependant de résister au premier choc. La division d'Amon put alors se regrouper et, avec l'aile d'une division qui arrivait à la rescousse, celle de Rê, contint l'offensive hittite.

Le roi hittite Mouwattali avait réussi à repousser les Égyptiens.

Ramsès II ne conquiert jamais Qadesh et n'en entreprit même pas le siège. Mais il transforma une déroute caractérisée en une formidable victoire. D'abord, un scribe nommé Pentaour rédigea un immense poème célébrant les triomphes successifs de son monarque dans cette épopée, lui prêtant des exploits imaginaires, comme des incursions en Mésopotamie et en Asie mineure, avec le secours héroïque de ses fils... qui avaient alors dix ou douze ans. Non content d'avoir ainsi pansé son amour-propre, Ramsès II fit ensuite réaliser des hectares de hauts-reliefs sur les murs des temples, pour illustrer ces fables.

Les sujets de Ramsès II ne surent jamais rien de la vérité et les militaires qui avaient participé aux combats tinrent sans doute leur langue, de peur des conséquences. Mais les Égyptiens avaient aussi le sens de la satire, et ils savaient écrire des textes séditieux ; ceux-ci ne nous sont pas tous parvenus, mais il en est au moins un qui témoigne que certains scribes se doutèrent des rodomontades du monarque ; ainsi du *Récit du scribe Hori*, qui dénonce les vantardises d'un traîneur de sabre et l'invective en ces termes :

Tu n'es pas allé dans le pays des Hattous [Hittites] et tu n'as pas vu le pays d'Oupi [la Syrie]. Tu ne connais pas plus les paysages du Khedem que ceux d'Iged. Tu n'es jamais allé à Qadesh...

La dénonciation est transparente.

Ramsès II finit par pactiser avec les Hittites et il dépensa même des trésors de patience pour obtenir la main de la fille du « vil Hattou » qu'il avait agoni d'injures. Il n'en fut pas moins un grand roi.

Mais c'eût été moins évident pour ses sujets et ses successeurs s'il n'avait inventé la propagande.